

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

1725
153

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

PRÉCÉDÉS

D'UNE LETTRE A M. VILLEMEN

SUR L'ÉLOGE DE MONTAIGNE

PAR P. CHRISTIAN

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

1725
153

A MONSIEUR

VILLEMEN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

—

Je venais d'écrire laborieusement plusieurs pages à propos des *Essais*, ce livre de *bonne foy* (comme l'appelle son auteur), cette confession d'un génie qui suffirait seul à la gloire d'un siècle et d'un peuple, s'il n'était dans les destinées de la France de rivaliser sans cesse avec toutes ses gloires. Avant de publier ma méditation, j'ai relu, Monsieur, votre *Éloge* de Montaigne; — on ne refait point les chefs-d'œuvre, et j'ai jeté au feu mon esquisse.

Michel de Montaigne n'a pas besoin de biographe. « Sa vie, avez-vous dit, nous offre peu d'événements : elle ne fut point agitée ; c'est le développement paisible d'un caractère aussi noble que droit. La tendresse filiale, l'amitié occupèrent ses plus belles années. Il voyagea, n'étant déjà plus jeune, et n'ayant plus besoin d'expérience ; mais son ame, nourrie si longtemps du génie antique, retrouva de l'enthousiasme à la vue des ruines de Rome et de la Grèce. — Malgré son éloignement pour les honneurs et les emplois, élu par le suffrage volontaire de ses concitoyens, il avait rempli deux fois les fonctions de premier magistrat dans la ville de Bordeaux. Il était plus fait pour étudier les hommes que pour les gouverner : c'était l'objet où se portait naturellement son esprit. Il s'en occupait toujours dans le calme de la solitude et dans les loisirs de la vie privée. Les fureurs de la guerre civile troublèrent quelquefois son repos ; et sa modération, comme il arrive toujours, ne put lui servir de sauvegarde. Cependant ces orages même ne détruisirent pas son bonheur. C'est ainsi qu'il coula ses jours dans le sein des occupations qu'il aimait, libre et tranquille, élevé par sa raison au-dessus de tous les chagrins qui ne venaient point du cœur, attendant la mort sans la craindre, et voulant qu'elle le trouvât occupé à bêcher son jardin, et nonchalant d'elle. — Les *Essais* ne furent pour Montaigne qu'un amusement facile, un jeu de son esprit et de sa plume. Heureux l'écrivain qui, rassemblant ses idées comme au hasard, et s'entretenant avec lui-même, sans songer à la postérité, se fait cependant écouter d'elle. On lira toujours avec plaisir ce qu'il a produit sans effort. Toutes les impressions de sa

pensée, fixées à jamais par le style, passeront aux siècles à venir. Quel fut son secret? — Il s'est mis tout entier dans ses ouvrages. Il jouira donc mieux que personne de cette immortalité que donnent les lettres, puisqu'en lui seul l'homme ne sera jamais séparé de l'écrivain, et que son caractère ne sera pas moins immortel que son talent. »

Hâtons-nous de le dire, à l'honneur de notre époque, le livre des *Essais*, généralement admiré, est surtout trop connu pour qu'il soit besoin d'entrer dans les détails de sa composition. Le seizième siècle fut le berceau des guerres politiques et religieuses, des controverses et des théories. Le règne de la force matérielle venait d'expirer avec le moyen âge : celui des idées commençait à se faire jour. L'avenir s'inondait tout à coup des lumières du passé, et lorsqu'en littérature, en matière politique et religieuse, le seizième siècle insurgé proclamait les pamphlets de la Réforme ; lorsque Rabelais écrivait son roman satirique, au risque du fagot ou de l'estrapade, Montaigne vint, qui, le premier en France, soutint la liberté de la raison contre les opinions les plus opposées, contre tous les partis belligérants, dont chacun à son tour prétendait imposer à ses adversaires, comme des vérités, les chances de sa fortune. Montaigne, philosophe au milieu des orages de son temps, se réfugia dans un scepticisme paisible qui protégeait mieux que n'eût pu faire sa polémique, la liberté naissante des consciences, et prenait fait et cause pour le salut de la morale humaine.

Un critique dont les jugements sont dictés par un goût d'une rare délicatesse, a résumé ainsi l'influence de Montaigne sur ses contemporains et sur les temps qui l'ont suivi : — « L'auteur des *Essais* a eu la destinée d'un homme vraiment supérieur à son siècle. Son époque, qui ne l'a point compris, le laisse passer obscurément. Quelques hommes seulement en font cas, mais sans trop s'en vanter. Juste-Lipse l'appelle le Thalès français ; De Thou dit de lui : — « C'est un homme d'une liberté naturelle, que ses *Essais* immortaliseront dans la postérité la plus reculée. » Le cardinal Du Perron appelle les *Essais* le *bréviaire des honnêtes gens*. — Montaigne est déjà lu, mais goûté en secret ; il obtient des assentiments individuels et réservés, mais il n'a pas encore d'influence réelle. Ses ennemis, quoique plus nombreux que ses amis, ne le sont pas beaucoup. Les gens d'église qui le lisent, le traitent de *sophiste* ; — Joseph Scaliger l'appelle *un ignorant hardi*. — Au commencement du dix-septième siècle, ses admirateurs n'augmentent pas beaucoup. Balzac, à côté d'éloges sincères, en fait des critiques assez vives.